NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

124 N° 4 Octobre-Décembre 2002

Joseph, Père de Jésus

Pierre GRELOT

p. 619 - 629

https://www.nrt.be/fr/articles/joseph-pere-de-jesus-553

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

NRT 124 (2002) 619-629
P. GRELOT

Joseph, Père de Jésus

I. – Jésus, fils de Joseph... et ses frères?

Après l'épisode de la multiplication des pains, l'Évangile selon Jean rapporte un discours de Jésus à Capharnaüm qu'interrompent les murmures des Juifs: «Celui-là n'est-il pas Jésus, le fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère? Comment peut-il dire: Je suis descendu du ciel?» (Jn 6,42-43). Admettons que l'évangéliste n'écrit pas ici avec le souci de l'exactitude historique: à travers un épisode qui suscite la mésentente entre Jésus et ses auditeurs directs, il actualise l'histoire pour faire écho aux réactions des Juifs de son temps contre la prédication chrétienne. C'est pourquoi les adversaires de Jésus sont appelés uniformément «les Juifs»[1]. Il prête ainsi aux contemporains de Jésus les objections que ses propres contemporains soulèvent contre la foi chrétienne. Celle-ci professe que Jésus est «descendu du ciel» en tant que «Fils de Dieu». Or chacun sait qu'il était le «fils de Joseph» et les gens de son pays connaissaient son père et sa mère. À la fin du I^er^ siècle, les Juifs le savaient aussi. Mais la tradition chrétienne ignorait-elle cette même qualification de Jésus comme «fils de Joseph» et de Joseph comme «père de Jésus»?

Les récits des Synoptiques ne parlent pas autrement. Dans Mc 6,3, la visite de Jésus à Nazareth donne lieu à des réflexions désobligeantes: «Celui-là n'est-il pas le charpentier, le fils de Marie, le frère de Jacques et de Joset, de Jude et de Simon, et ses sœurs ne sont-elles pas ici chez nous?». Les textes parallèles de Matthieu et de Luc disent la même chose, excepté deux détails. Chez Matthieu, Jésus est appelé «le fils du charpentier», et après Jacques, on lit «Joseph» plutôt que Joset (Mt 13,55-56). Luc, qui ne mentionne pas les frères et les sœurs, donne explicitement le nom du père: «Celui-là n'est-il pas le fils de Joseph?»

1. J'ai traité ailleurs cette question dans un «Cahier de la Revue Biblique»: *Les Juifs dans l'Évangile selon Jean*, Paris, Gabalda, 1995 (cf. le compte rendu d'Y. Simoens dans *NRT* 119 [1997] 117). Le chapitre V (p. 83-100) explique pourquoi les adversaires de Jésus sont appelés «les Juifs» par l'évangéliste. Il ne s'agit pas d'un «antisémitisme» naissant, mais d'une allusion à la situation du temps où les Juifs excluent de leur communauté ceux d'entre eux qui croient au Christ Jésus.

(Lc 4,22b). Charpentier fils de charpentier, telle est la situation sociale de Jésus, dans un milieu où les métiers se transmettent de père en fils. Le mot «charpentier» doit d'ailleurs être entendu au sens large, pour les métiers de construction qui supposent l'emploi du bois. Les trois Synoptiques se recoupent exactement sur ce point.

Marc recueille aussi le souvenir d'un clan familial qui se montre hostile à l'initiative de prédication entreprise par Jésus. Il est alors dans une maison à Capharnaüm. «Les siens, l'ayant appris, partirent pour se saisir de lui, car ils disaient: Il est hors de lui» (*exestè*: Mc 3,21). Un peu plus loin, dans un autre cas, on l'avertit: «Voilà que ta mère et tes frères sont là dehors qui te cherchent» (Mc 3,32). L'initiative n'est pas plus bienveillante. Matthieu et Luc, qui ignorent le premier épisode, nuancent le second: «Ta mère et tes frères [...] veulent te voir» (Mt 12,46 et Lc 8,20). Mais Jésus se refuse à sa famille. Quant à Jean, il insiste en un autre endroit du récit sur le fait que «ses frères non plus ne croyaient pas en lui» (Jn 7,5). Si l'on s'en tient à la lettre de ces textes en les entendant à la façon moderne, la situation de famille de Jésus serait fort claire; après la mort de Joseph, Jésus serait donc devenu le chef d'une famille nombreuse: trois ou quatre frères et un nombre indéterminé de sœurs!

Mais il faut tenir compte d'un fait littéraire bien connu: à cette époque dans le milieu juif, le langage courant emploie les mots «frère» et «sœur» d'une façon beaucoup plus large que dans leur acception actuelle[2]. On peut le vérifier en examinant leurs emplois dans un livre juif, écrit en araméen et en hébreu puis traduit en grec, qui raconte une histoire de famille à une époque voisine de l'ère chrétienne: le livre de Tobie, dont les grottes de Qumrân ont livré les fragments anciens[3]. Les mots «frère» et «sœur» s'étendent à tout le cousinage, et le mot «sœur» est même une appellation affectueuse que le jeune Tobie donne à son épouse. Dans ces conditions, il ne faut pas se hâter de conclure que Marie fut une mère de famille nombreuse, et que la démarche des trois ou quatre «frères» et des «sœurs» aurait pour but de détourner l'aîné d'un projet hors du bon sens. De même, dans la remarque notée par Jean (7,5), c'est *tout le clan familial* qui «ne

2. Parmi les nombreuses présentations de cette question, cf. p. ex. ROURE Cl., *La famille de Jésus. Lettres à un journaliste*, Paris, FAC-Éd., 1998.

3. J'ai présenté le dossier de cette question dans un article: «Les noms de parenté dans le livre de Tobie», dans *Revue de Qumran* 17 (1996): *Hommage à Joseph Milik*, éd. Fl. GARCÍA MARTÍNEZ et E. PUECH, Paris, Gabalda, 1996, p. 327-337.

croit pas en lui», et on comprend cette réaction si Jésus est un fils unique: son entreprise de prédication était vraiment hors de sens, car il allait laisser sa mère veuve sans ressources, à la charge de toute sa famille! À la mort de Joseph son père, il avait hérité de son métier: ouvrier en bâtiment (*tektôn*). Sa piété personnelle l'avait rapproché de Jean le Baptiste, soit! Mais il ne devait pas oublier qu'il était un soutien de famille. Ainsi les démarches de tout le clan familial s'expliquaient aisément.

On peut y ajouter un dernier trait qui ne doit pas être regardé comme purement symbolique, même si l'évangéliste Jean y attache une valeur de cette sorte. Quand Jésus meurt sur la croix, des femmes de Galilée qui l'ont suivi pendant sa prédication sont là, qui regardent de loin (Lc 23,49; cf. Mc 15,40; Mt 27,55-56). Or le IV^e^ évangile ajoute un trait qui se présente comme un souvenir personnel. Près de la croix se tiennent «la mère de Jésus et la sœur de sa mère, Marie femme de Clopas et Marie de Magdala» (Jn 19,25). Marie, mère de Jésus, a déjà été laissée aux soins de sa famille depuis que Jésus a commencé sa prédication. Mais maintenant, venue à Jérusalem pour la pâque juive, voici qu'elle perd son unique enfant. Jésus s'en soucie: il lui lègue un fils de remplacement dans la personne de son disciple, «le disciple que Jésus aimait»: «'Femme, voici ton fils'...; puis au disciple: 'voici ta mère'. Dès cette heure-là, le disciple la reçut dans sa maison» (Jn 19,26.27). Indice certain de sa solitude: il ne l'abandonne pas aux seuls bons soins de sa famille.

Cette famille se tournera d'ailleurs vers lui après sa résurrection, au témoignage des Actes: les Onze, «d'un même cœur, étaient assidus à la prière avec quelques femmes, dont Marie mère de Jésus, *et avec ses frères*» (Ac 1,14). La notation est brève, mais elle fait entrevoir la mère de Jésus à Jérusalem, sans doute chez «le disciple que Jésus aimait»: ici le recoupement de Luc et du IV^e^ évangile permet de compléter la scène. Tout se comprendrait mieux, constatons-le, si le «disciple que Jésus aimait» était effectivement Jean, le fils de Zébédée, comme la tradition chrétienne la plus ancienne en a conservé le souvenir[4]. Tout cela n'a plus de

4. H. Cazelles (communication privée) a présenté avec vraisemblance cette hypothèse critique, en rappelant que Zébédée, tout en étant de famille sacerdotale, pouvait normalement exercer le métier de pêcheur pour faire vivre sa famille, et posséder une maison à Jérusalem pour y demeurer durant ses temps de service. Son fils Jean aurait eu ainsi un domicile à Jérusalem, fût-il modeste, et il aurait normalement eu des accointances avec la domesticité du grand-prêtre (Jn 18,15-16). Voir CAZELLES H., «Jean fils de Zébédée, 'prêtre' et apôtre», dans *RSR* 88 (2000) 252-258.

rapport direct avec Joseph, et il est temps de revenir vers lui, pour comprendre au mieux la situation de Jésus dans sa relation avec lui.

II. – L'enfance de Jésus

Un texte de Luc n'a pas été cité jusqu'ici: c'est le dernier épisode de l'enfance de Jésus (Lc 2,41-50). Jésus a douze ans. Ses parents (*goneîs*) l'emmènent à Jérusalem pour qu'il participe avec eux à la Pâque. Assurément, Luc ne raconte pas l'épisode comme un historien moderne, mais il est attentif à un fait significatif: Jésus, laissant partir la caravane du retour, est resté à Jérusalem — on ne sait ni où ni comment, mais il faut bien qu'il mange et couche quelque part pendant cette fugue inattendue! Eux ne s'en inquiètent pas tout d'abord, mais ils reviennent sur leurs pas, quand ils constatent son absence. Ils le retrouvent dans le Temple au bout de trois jours, en dialogue avec des docteurs qui s'étonnent de son intelligence et de ses réponses (Lc 2,47). Sa mère prend la parole: «'Mon enfant, pourquoi nous as-tu fait ça? Voici que *ton père et moi* nous te cherchions, tout angoissés'. — 'Pourquoi donc me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas qu'il me faut être chez mon Père?' Mais eux ne comprirent pas la parole qu'il leur avait dite» (Lc 2,48-50).

Il est clair que, pour l'évangéliste, c'est Marie elle-même qui regarde Joseph comme le père de Jésus, un père qui, pas plus que sa mère, ne comprend pour l'instant la conduite de son fils. Laissons de côté la question de la foi de Marie, qui devra se préciser avec le temps à mesure que Jésus accomplira sa mission. Mais posons une question cruciale: *comment Joseph peut-il être regardé comme son père?* C'est le même évangéliste qui a construit minutieusement le récit de l'annonciation, où Marie a accepté de devenir mystérieusement, grâce à l'Esprit Saint venu sur elle et la puissance de Dieu qui l'a prise sous son ombre (Lc 1,35), la mère de Celui qui sera appelé «fils du Très-Haut» (1,32) et «Fils de Dieu» (1,35). Marie était alors «fiancée» à Joseph, juridiquement liée à lui, de sorte que pour les gens du dehors au moins, la naissance de l'enfant apparaîtra comme toute naturelle. Mais l'évangéliste ne s'étend pas sur les détails du mariage et du secret que Marie devra bien confier à son époux à la veille de son mariage[5]. L'Évangile selon Matthieu nous en dit plus long.

5. Les évangélistes ne donnent aucune indication chronologique au sujet de l'annonciation à Marie (Lc 1,26-38), de l'annonce à Joseph (Mt 1,18-21) et du

Marie est devenue enceinte par le fait de l'Esprit Saint «avant que Joseph et elle aient habité ensemble». Il a bien fallu que Marie mette Joseph au courant de sa vocation de mère du Messie. De là ce récit construit par l'évangéliste: grâce à un message céleste, Joseph accepte ce fait qui sort de l'ordinaire: «Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre chez toi Marie ta femme, car ce qui a été engendré en elle vient de l'Esprit Saint: elle enfantera un fils, et tu lui donneras le nom de Jésus» (Mt 1,20-21). Joseph est donc appelé à jouer un rôle de père, puisque c'est lui qui «donnera un nom» à l'enfant. Il jouera ce rôle en tant que «fils de David», pour transmettre à l'enfant sa dignité messianique. L'évangéliste, qui s'occupe peu de la petite histoire mais qui évoque la réalisation du dessein de Dieu, insiste donc sur le fait qu'à la naissance de l'enfant, c'est Joseph qui lui donne le nom de Jésus (Mt 1,25). Les deux évangélistes recueillent des traditions tout à fait indépendantes l'une de l'autre, sauf sur les points essentiels: la conception virginale de Jésus, héritier des promesses messianiques; sa naissance à Bethléem; les vocations très particulières de Marie et de Joseph; leur installation à Nazareth. Je passe sur les questions de détail que soulèvent les dissonances entre les deux récits[6]: l'essentiel à souligner est *la vocation paternelle de Joseph à l'égard de Jésus*. Luc et Matthieu la soulignent également, mais non de la même manière. Ils préparent ainsi ce qui sera rapporté dans le récit de la vie publique de Jésus: celui-ci est regardé à bon droit comme le «fils de Joseph». Mais de quel droit l'est-il? C'est ce qu'il faut examiner de près.

---

mariage de Marie et de Joseph. Or leur entourage n'ignorait pas le temps qu'il faut pour qu'un enfant vienne au monde chez des jeunes mariés, et il n'y a pas de raison de croire que Jésus ait été regardé comme un enfant prématuré. Tout porte donc à croire que l'annonciation, le temps où Jésus fut conçu, et le mariage de Joseph et de Marie sont des faits pratiquement contemporains. La réflexion de Joseph qui s'interroge sur cet enfant attendu par Marie se situe normalement quand Marie le met au courant de ce qui lui est advenu. Par ailleurs, pour le temps qui suivit, le récit de Mt exclut aussi l'éventualité d'une vie commune à la façon de tous les nouveaux mariés.

6. Dans les deux récits, la naissance de Jésus a lieu à Bethléem. Mais chez Luc, il faut un voyage de Marie enceinte, accompagnée de Joseph, pour gagner Bethléem, la ville de David. Chez Matthieu, tout se passe normalement à Bethléem, puisque Joseph et Marie demeurent là dans une maison où les mages viennent voir l'enfant nouveau-né (Mt 2,11; *oikia*). Matthieu ignore d'ailleurs la venue des parents à Jérusalem pour présenter l'enfant au Temple (Lc 2,22-38) et Luc ignore l'épisode des Mages et la fuite en Égypte qui le suit (Mt 2,1-18). Les récits de l'enfance, dont la visée est théologique chez les deux évangélistes, ne s'embarrasse pas de concordisme et de précision historique.

III. – La paternité véritable de Joseph

En effet, quand nous pensons à la paternité, nous la représentons immédiatement sous sa forme génitale: devenir père d'un enfant, c'est l'engendrer. Il peut y avoir, en dehors de là, des paternités adoptives ou légales — *par adoption*. Mais sont-ce là de vraies paternités, si on réduit la paternité au fait d'engendrer? Or pour tout enfant, la paternité a un autre aspect qui est, psychologiquement, plus essentiel encore: c'est celui qui se noue dans la *relation* vivante où un homme se montre *le père*, connu comme tel par un acte de foi humaine, alors que la mère fut connue dès l'origine par le contact physique de la formation de l'enfant dans sa matrice. Dans les cas ordinaires où le père et la mère sont là tous les deux pour élever l'enfant, la présence active de l'un et de l'autre est essentielle pour que son psychisme, masculin ou féminin, se développe normalement. Pour Jésus, la relation avec Joseph et avec Marie fut ainsi essentielle pour qu'il devienne un homme adulte. Quand on réfléchit théologiquement sur l'incarnation du Fils de Dieu, on oublie fréquemment qu'il ne fut pas, humainement parlant, un adulte tout fait: il «*grandit* en sagesse, en taille et en grâce devant Dieu et devant les hommes» (Lc 2,52). Croissance morale, croissance physique, croissance spirituelle: les trois sont notées par Luc. Il ne faut pas chercher un argument de sens contraire dans la communication des perfections divines à Jésus — ce que le jargon des théologiens appelle la «communication des idiomes» —, pour imaginer Jésus comme un adulte tout fait qui, dès sa naissance, aurait la perfection universelle dans tous les domaines de la vie psychologique. Il n'aurait été un homme qu'en apparence, comme on le disait dans le «docétisme»[7]!

En fait, la nature humaine de Jésus fut pleine et entière, si bien qu'*il passa par tous les âges psychologiques de l'homme vrai*: il fut un bébé, puis un enfant en cours de développement, un adolescent puis un jeune homme, enfin un adulte. Aucun psychologue ni psychanalyste ne contredirait la nécessité de cette assertion. Que l'on songe à la façon dont tout garçon normal, au cours de ses premières années et de son adolescence, *s'identifie à son père* en qui il voit le modèle de sa vie d'adulte[8]. C'est que Jésus ne fut

7. Sur ce sujet, on pourrait consulter BARDY G., «Docétisme», dans *Catholicisme*, T. III, col. 931-933.

8. J'emploie ici le langage des psychologues et des éducateurs qui s'interrogent sur la façon dont un garçon prend pleinement conscience de sa virilité pour s'affirmer comme un adulte de sexe masculin, et non comme «un homme» en général (*vir* et pas seulement *homo*).

pas un homme *en général*, mais *tel* homme né dans une famille dirigée par un père dont Matthieu souligne les initiatives (cf. Mt 1,24; 2,13-15.19-23). Jésus reçut de ses parents l'éducation morale et religieuse que recevaient les jeunes Juifs de son temps. Il apprit les prières et les pratiques normales du judaïsme, il fréquenta la synagogue à chaque sabbat et chaque fête. C'est là qu'il apprit à lire, comme le montre la scène de Nazareth (Lc 4,16-20) où il fait la lecture liturgique coutumière (*kata to eiôthos autôi*: 4,16), avant de proposer une homélie sur le texte lu (cf. 4,21[9]). Quand il fut adulte, Joseph était mort, *mais il avait joué un rôle essentiel dans l'éducation humaine et religieuse de l'enfant*. La scène du Temple, advenue quand il avait douze ans (Lc 2,41-50), fait entrevoir l'éducation déjà reçue, qui stupéfie les docteurs (Lc 2,46-47). C'est à l'école de Joseph — et de Marie assurément! — qu'il apprit non seulement les éléments de son futur métier, mais la manière dont un homme réfléchit sur sa foi, sur le monde qui l'entoure, sur la façon dont on aborde les questions pratiques de la vie. On se tromperait, si on pensait que la nature divine l'a dispensé d'avoir la croissance normale d'une personnalité individuelle — je ne dis pas: d'une *personne* humaine[10]. L'éducation et l'exemple reçus de Joseph y ont joué un rôle essentiel, sans préjudice du rôle complémentaire de sa mère Marie. Insistons-y: on raisonne souvent comme si, au point de vue psychologique, Jésus avait été depuis sa naissance un adulte tout fait. Non: il ne grandissait pas seulement «en taille», comme tous les enfants, mais aussi «en sagesse», grâce à une éducation morale et religieuse, et «en grâce», par le don intérieur venu du Père.

Tout cela se faisait «devant Dieu et devant les hommes» (Lc 2,52), et ses deux parents avaient leur responsabilité dans son accès progressif à la maturité, une fois formé à tous les points de vue. C'est ainsi qu'il devint un adulte juif adonné à son métier,

---

9. La conclusion de l'épisode dans Lc 4,22 montre que Jésus a fait une homélie synagogale, puisque «tous rendaient hommage aux paroles pleines de grâce qui sortaient de sa bouche». Mais l'évangéliste ne retient rien de cette homélie, qui commentait le texte d'Is 61,1-2. L'imagination des théologiens et des apprentis-historiens a souvent suppléé au silence des textes.

10. Il n'y a pas en Jésus une dualité de *personnes*: la personne unique du Fils de Dieu assume une dualité de *natures*. Mais la nature humaine de Jésus n'est pas à comprendre sous une forme générale: elle est fortement individualisée en fonction de sa culture, de sa famille, de son éducation, de son milieu social, comme cela ressort des souvenirs qui ont pris forme dans les traditions évangéliques. C'est en ce sens qu'on peut parler de sa forte *personnalité* juive, assumée par le Fils de Dieu pour manifester Dieu dans le monde et dans l'histoire.

jusqu'au jour où un signe du Père lui montra que l'heure d'une autre mission était venue: tel est le sens de la théophanie expérimentée à l'occasion de son baptême par Jean (Mc 1,9-11; Mt 3,13-17; Lc 3,21-22). C'est là un des rares cas où les textes évangéliques évoquent une expérience intérieure de Jésus.

Pour ne pas tricher avec la réalité de l'humanité assumée par Jésus, Fils de Dieu au sens fort de la «nature divine» possédée par lui de toute éternité, il faut donc compter avec l'éducation reçue de ses parents, le rôle propre de Joseph s'exerçant par l'exemple et la parole d'un adulte de même sexe, auprès de l'enfant et du jeune homme de Nazareth. Ce fut bien là *l'exercice d'une paternité véritable* dont on ne saurait minimiser l'importance dans le cas de Jésus, à moins d'esquiver la réalité de sa nature humaine. Il n'était pas nécessaire que Joseph eût engendré cet enfant, comme le pensent les incroyants ou certains croyants étourdis, pour exercer ce rôle essentiel dans la formation humaine et spirituelle de Jésus. La parole reçue dans la théophanie du baptême confirma ce que l'homme Jésus savait depuis l'éveil de sa conscience. Ce n'est pas pour rien que l'Évangile selon Marc, conservant l'écho de sa prière à Gethsémani, le montre priant Dieu en l'appelant: «*Abba*, Père!» (Mc 14,36). Le mot *Abba* est l'appellation que le tout-petit, quand il commence à parler, adresse à son papa. Posons ici une question indiscrète: à quel «papa» l'enfant Jésus a-t-il adressé pour la première fois ce mot, naïf mais plein de sens, qui traduisait avec affection une conscience filiale? N'est-ce pas l'appellation que Jésus, tout petit, donna à Joseph le charpentier en même temps qu'il disait *'Immî* à sa mère Marie? Sa connaissance intuitive de la paternité de Dieu à son égard, à mesure qu'il apprenait de ses parents ce que c'est que prier, reporta spontanément sur le Père des cieux le mot qui traduisait sa relation avec son père de la terre.

Si l'on réfléchit sur le fait de l'éducation religieuse donnée à Jésus par ses parents, on est amené, disions-nous, à définir la relation de Joseph à Jésus comme *une paternité véritable*. Ce ne fut pas celle de l'engendrement: sur ce point, le recoupement entre les récits de l'enfance de Jésus chez Matthieu et chez Luc ne laisse aucune place au doute au sujet de la conception virginale de Jésus. Mais l'acceptation délibérée de ce fait initial, que Matthieu note expressément (Mt 1,20-24) et que Luc suppose (Lc 2,4-5), institua une relation qui faisait réellement de lui le père de Jésus. *«Père» au sens relationnel*, ce qui est l'essentiel. Plus d'un théologien s'est senti gêné par l'emploi de ce titre, qu'il reliait à la seule génitalité. C'est ainsi que, dans le sermon de saint Bernardin de

Sienne sur saint Joseph, celui-ci est qualifié de «pater *putativus*» de Jésus[11]. La traduction française traduit ces mots par «père *présumé*». Dans ce langage, *l'aspect relationnel de la paternité est mis entre parenthèses*. La situation est vue de l'extérieur, d'une façon abstraite. Joseph ne semble plus être que «le nourricier et le gardien fidèle» («fidelis nutritius et custos») des deux «trésors essentiels» que le Père éternel lui a confiés: Marie et Jésus.

Or, il fut davantage. Nous l'avons souligné: *c'est par sa relation avec sa mère Marie et son père Joseph que Jésus a appris ce que c'est que d'être un homme adulte*, un homme juif formé à la prière dans la lumière des Écritures. Tel est le cadre dans lequel sa relation au Père des cieux a pris une forme concrète dans sa conscience d'homme, qui ne fut pas une simple apparence. Car tout en étant et en demeurant secrètement «en forme de Dieu» (*en morphêi theoû hyparkhôn*), il se manifesta dans la bourgade de Nazareth «à la ressemblance des hommes» (*en homoiômati anthrôpôn*: Ph 2,6-7). Nature humaine réelle, dont sa relation filiale à sa mère Marie et son père Joseph était le signe concret. Un «devenir-homme» déterminant caractérisa les premières années de Jésus jusqu'à l'apprentissage des métiers du bois qu'il exerçait à l'âge de trente ans (Lc 3,23), époque où on le regardait comme «fils de Joseph» (Lc 3,23b). De ce point de vue, on doit regarder Joseph comme «père de Jésus» en un sens très fort, tout autre chose qu'un père postiche.

IV. – Jésus, fils de Dieu et Joseph, père de Jésus

Nous croyons à l'incarnation du «Fils de Dieu», qualifié sur ce point de «Fils» par référence aux Écritures accomplies, notamment pour la Théophanie après le baptême et dans l'épisode de la Transfiguration[12], et présenté onze fois avec ce titre dans l'Évangile selon Jean[13]. Cette foi laisse intacte la *filiation humaine* de

11. Je prends ici simplement la lecture proposée dans l'Office divin pour la fête de saint Joseph, au 19 mars.

12. Cf. Lc 3,22, citation du Psaume 2,7; Mc 1,11 et Mt 3,17, par une combinaison du Ps 2,7 et de Gn 22,2.16 LXX, repris dans Mc 9,7 et Mt 17,5; cf. Lc 9,35.

13. Les mots «Père» et «Fils», appliqués à l'existence intra-trinitaire de Dieu, sont fondés sur la façon dont Jésus a parlé de Dieu et s'est adressé à lui à l'aide du mot «Père», en même temps qu'il parlait de lui-même comme «le Fils» (Mc 13,32; Mt 24,36; Jn dix fois). Ils projettent sur Dieu, *par analogie*, la relation qui existe dans l'humanité entre un père et son fils, *en insistant sur la relation*

Jésus par rapport à Joseph, *pourvu qu'on la comprenne dans la perspective du développement psychologique dont Jésus fut certainement l'objet pour devenir un homme adulte*, éduqué comme Juif dans le cadre de sa religion familiale.

Cela ne retranche rien au fait de la conception virginale, signe concret de la divinité de Jésus pour Marie et pour Joseph (Mt 1,18.25; Lc 1,26-38). C'est même par Joseph que Jésus devint l'héritier légal de David (cf. les généalogies, Lc 3,23-31; Mt 1,6b-16) et plus haut encore d'Abraham (Mt 1,1-6; Lc 3,32-34). Mais en déroulant ces deux généalogies dont les détails se contredisent[14], les évangélistes ne manquent pas de noter au passage la différence entre l'héritage légal des promesses faites aux ancêtres et le caractère exceptionnel de la conception de Jésus (cf. Mt 1,16 et Lc 3,23): Jésus «était, *selon ce qu'on pensait*, fils de Joseph» (Lc 3,23), car Joseph *n'engendra pas* Jésus, mais il fut «l'époux de Marie *de laquelle naquit* Jésus» (Mt 1,16). Le mystère de la conception, signe de la filiation divine de Jésus, est respecté; mais la légalité juive, qui fait de Jésus l'héritier de David et d'Abraham, est affirmée avec force *grâce au rôle paternel de Joseph*. L'attachement affectif de la piété chrétienne à Joseph est ainsi justifié avec force. Mais on voit écarté aussi le scandale que manifestaient les auditeurs de Jésus à l'occasion du discours sur le «Pain de vie»: «Celui-là n'est-il pas Jésus fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère? Comment dit-il maintenant: Je suis descendu du ciel?» (Jn 6,42). Il a fallu la mort et la résurrection de Jésus pour que cet aspect du mystère de l'incarnation soit dévoilé aux croyants dans l'Église.

F-44057 Orléans cedex 1 Pierre GRELOT
7, rue Dupanloup

Sommaire. — Joseph était-il le «père de Jésus»? Marie le dit explicitement dans Lc 2,48 («ton père et moi...»). Mais comment justifier l'expression, si l'on croit, à la suite de Luc et de Matthieu, que sa venue au monde est due à une conception virginale? Père légal? Père putatif? Il faut dépasser ces expressions qui voient exclusivement le «père» comme

---

d'origine par engendrement: en tant que «Fils», Jésus est «l'unique Engendré» (*monogenès*) de Dieu (Jn 1,14.18; 3,16.18; 1 Jn 4,9).

14. Je n'ai pas à entrer dans la discussion de cette question. Les Pères ont longuement examiné la façon dont on pouvait éclairer cette discordance, qui commence par la dualité du père attribué à Joseph: Jacob (Mt) ou Héli (Lc). Mais ces traditions, recueillies tardivement par les deux évangélistes, ne sont pas à examiner comme des pièces d'état-civil.

«celui qui engendre». La relation de fils à père, nouée dès la naissance d'un enfant, englobe l'éducation de celui-ci jusqu'à son âge adulte: Joseph a joué ce rôle positif à l'égard de Jésus pour la formation de sa personnalité individuelle. Le Fils de Dieu, son Verbe, a assumé une nature humaine particulière vis-à-vis de laquelle Joseph a rempli une fonction authentiquement paternelle.

Summary. — Was Joseph Jesus' father? Yes, says Mary, in Luke 2,48 («your father and I...»). But how are we to uphold this affirmation, if we believe with Luke and Matthew that Jesus is born of a virgin? Legal father? Putative father? We are invited to look beyond these expressions, for they insinuate that a father has only an engendering function. The relationship father-son encompasses the child's upbreeding up to his grown-up age. Joseph played this educational role towards Jesus and built up his individual personality. In other words: the Son of God has assumed a human nature in relation to which Joseph has fulfilled a genuinely fatherly function.